

LECTURES JUVÉNILES et ROMAN D'AVENTURES

Michel VIOLET

Il est quelquefois demandé à des personnalités leurs "itinéraires de lecture"... La Bibliothèque Nationale propose cette année une série de rendez-vous qu'elle a appelés Éloges de la lecture au cours desquels des artistes et des scientifiques parlent "des lectures qui ont compté dans leur vie"... Dans le cadre du Salon du Livre de Montreuil, une enquête a été menée sur les lectures de jeunesse d'un vaste public afin de déterminer quels livres, parce qu'ils ont "marqué" une ou plusieurs générations, peuvent être considérés comme appartenant au patrimoine de la littérature enfantine... Nous rendrons compte des résultats dès que nous en aurons connaissance. Plus modestement notre revue, au long des numéros à venir, sollicitera les souvenirs de lecture de quelques personnes.

Je vous parle des années de guerre et d'immédiat après-guerre, d'un moment - étrange - d'avant la télévision ! Que pouvait-on faire les soirées, les jeudis et les vacances sans télévision ? Inconcevable maintenant, comme auraient pu l'être à cette époque la profusion éditoriale actuelle ou l'idée qu'un jour on organiserait des Salons de Littérature Jeunesse. Le cinéma était alors une distraction d'adultes à laquelle, selon les parents, peu de films permettaient qu'on y associe les enfants. L'automobile restait le privilège des milieux aisés et les voyages étaient impossibles ou interdits.

Fuite, évasion, rêve, attrait du merveilleux, on a tout dit du goût de l'aventure, du goût des aventures et particulièrement par livres interposés.

Les gosses de la communale que nous étions accédaient à des degrés divers à ce qu'ils devaient considérer comme l'aventure. Tous ou presque dans les équipées et les jeux d'une bande de copains aux foyers sans père et dans des rues sans voitures. Certains - les lecteurs - aussi par les livres.

Curwood, London, Erckman-Chatrion, Dumas, Verne... On dit que c'est dans le désert que sont les plus belles fleurs. En cette période de pénurie qui avait tué dans l'oeuf une littérature enfantine à peine naissante, nous avons la chance de connaître tout de suite et presque uniquement les grands, les classiques, ceux que les générations précédentes et l'institution scolaire avaient labellisés, cautionnés.

Ce que nous lisions avait été écrit depuis longtemps et le temps avait fait son tri. Ce que nous lisions n'avait pas été écrit pour les enfants mais la richesse en était telle que les enfants comme les adultes pouvaient le lire. Hugo, Maupassant, Sand en étaient. L'absence de démarcation franche entre ce qui était réservé aux enfants et la "littérature" a fait que le passage s'est sans doute accompli pour beaucoup d'entre nous, insensiblement, au fil des années, sans volonté pédagogique extérieure et délibérée.

Très tôt, nous avons été les familiers de Croc-Blanc, de Bari et de Moby Dick. Nous parlions de l'île de la Tortue, de la conquête de la Tasmanie, mais aussi de Robinson, du Capitaine Fracasse et de Surcouf, mélangeant fiction et réalité dans un même plaisir. Car lire ces livres procurait du plaisir et notre entourage trouvait que c'était bien de les lire. Révélation étonnante en ces temps graves et austères : le bon et le bien se confondaient. C'est sans doute ainsi qu'on fabrique des lecteurs. Nous aurions pu, comme le petit Jean-Paul Sartre, faire des mines sous le regard attendri des adultes et trouver normal qu'on veillât à ne pas nous déranger quand nous avons un livre dans les mains, mais nos proches étaient loin d'avoir ces manières bourgeoises et raffinées d'afficher leur attention !

Il y avait aussi les "livres de prix", dorés sur tranches, (édités grâce à quel tour de force ?) avec des illustrations "à la plume" qui parlaient des corsaires et des flibustiers ou de Mandrin et de Cartouche. Ces prix décernés aux bons élèves (aux bons lecteurs) ne se prêtaient pas. Déplace-t-on un

monument ? Soumet-on une pièce rare d'un patrimoine familial qui n'en avait pas tant, aux aléas d'un voyage ? On les consultait chez leurs propriétaires.

Certes, tout ce que nous avions à lire n'était pas de cet acabit. C'était aussi l'époque de Bécassine et j'ai souvenir d'une presse pour les filles d'une mièvrerie indicible. Des collections comme "Le Signe de piste" essayaient de nous inculquer les bonnes idées du temps grâce aux aventures de quelques jeunes héros nobles et blonds ressemblant beaucoup aux SS que nous pouvions croiser dans les rues. Pour obéir au Maréchal, des auteurs patentés cherchaient à nous convaincre de la grandeur de la France et de son Empire par le récit de la vie de Lyautey ou du Père de Foucauld. A la libération apparurent des bandes dessinées imitées de celles apportées par les G.I. et présentant sur du papier de mauvaise qualité des récits de guerre où la mort violente des "boches" était sensée nous réjouir.

Nous avions vieilli. "Entrés" au Cours Complémentaire et scandaleusement fiers de ne pas appartenir à la majorité dévolue à la classe de fin d'études, nous regardions cette production avec une condescendance affectée. Nos maîtres nous incitaient à fréquenter une bibliothèque. Passés des volumes de la "Bibliothèque Verte" recouverts de papier bleu et aux pages jaunies de la réserve scolaire aux collections cartonnées couvertes d'étiquettes de la Municipale, nous lisions ostensiblement **Le Père Goriot** et **L'insurgé** et clandestinement les pages brûlantes et cornées de **L'amant de Lady Chatterley** qui provoquaient entre nous des conciliabules énervés.

Mais nous garderions le souvenir de la belle aventure de notre découverte du roman d'aventures.

Michel VIOLET